

LE
BONHOMME,

COMÉDIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE COUPLETS,

Par M^r Simoulin et Carmouche,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés,
 le 15 Septembre 1826.

PRIX : 1 FRANC 50 CENT.



PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
 CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, N^o 4,

Et Passage d'Henri IV, N^{os} 10, 12 et 14.

1826.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

BONVAL, propriétaire.....	M. POTIER.
MATHILDE, sa femme.....	M ^{lle} PAULINE.
M ^{me} SAINVILLE, leur voisine.....	M ^{lle} FÉLICIE.
ALEXANDRE.....	M. CAZOT.
JULES	} Jeunes gens ses amis... } M. SYLVESTRE. M. LHÉRIC. M. PAULIN. M. BRUNET.
LÉON	
GUSTAVE	
JOSEPH, vieux domestique de Bonval.	



La Scène est à la campagne.

*Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature
de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.*



Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision
de Son Excellence.

Paris, le 1826.

Par ordre de Son Excellence,

COUPART,
Chef du bureau des Théâtres.

Impr. de Chaigneau fils aîné, rue de la Harpe, n. 11.

LE BONHOMME,

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE COUPLETS.

Le Théâtre représente un jardin ; au fond, une grille ouvrant sur la campagne.



SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, MAD. SAINVILLE.

(Elles entrent en examinant la propriété.)

MATHILDE.

Vous voyez, 2 arpens sur 32 perches ; le terrain est en plein rapport : un potager, des arbres fruitiers qui fournissent au dessert de toute l'année.

MAD. SAINVILLE.

Oui, la propriété me convient beaucoup, et nous nous arrangerons, je l'espère ; mon mari est en voyage : je lui en ai écrit deux mots.

MATHILDE.

Ah ! vous consultez votre mari ?

MAD. SAINVILLE.

Comme c'est lui qui paiera...

MATHILDE.

Belle raison ! Voyez le mien, jamais je ne lui demande son avis ; je lui demande de l'argent, voilà tout.

MAD. SAINVILLE.

Ah ! ma chère amie, quel homme précieux qu'un mari comme le vôtre ! Donnez-moi donc votre secret.

MATHILDE.

Tout dépend de la manière de s'y prendre ; et grâce au ciel, depuis six mois que je suis sa femme, M. Bonval ne

ma jamais contredite ; c'est un mari fort agréable sous ce rapport-là.

MAD. SAINVILLE.

Il faut bien qu'un mari fasse quelque chose pour sa femme , surtout quand il n'est plus jeune.

MATHILDE.

Que voulez-vous ? on ne peut pas avoir toutes les qualités.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

De ma mère il fut le sauveur ;
Par reconnaissance entraînée,
J'unis à lui ma destinée,
Son âge ne me fit point peur ,
Et sa bonté fait mon bonheur.
Jeune, vive, et par fois légère,
Je veux qu'on cède à mon désir,
Et je ne pouvais mieux choisir :
Un mari ne peut toujours plaire,
Mais il peut toujours obéir.

MAD. SAINVILLE.

Vous êtes sûre de son agrément ? ainsi, voilà qui est convenu ; vous me cédez cette maison de campagne...

MATHILDE.

Pour 20,000 fr., comme nous avons dit dans le temps.

MAD. SAINVILLE.

20,000 fr. !... vous me rendrez donc 1,500 fr. sans que mon mari le sache ?... Je veux lui faire une surprise , et j'ai besoin...

MATHILDE.

Alors vous me donnerez votre cachemire noir dont je raffole , ce seront les épingles du marché ; et moi je donnerai le mien à la fille de M. Bonval le jour de son mariage.

MAD. SAINVILLE.

A propos , c'est donc vrai le mariage de votre belle-fille avec M. Alexandre ?

MATHILDE.

Je le veux , c'est comme si c'était fait.

MAD. SAINVILLE.

Tant mieux ! Alexandre est un garçon fort bien !.....

(5)

mais vous aurez sa visite aujourd'hui ; il amène quelques amis , car vous ne savez pas , nous devons jouer la comédie chez moi ; nous avons répétition générale aujourd'hui.

MATHILDE.

Ah ! quel bonheur !

MAD. SAINVILLE.

Oui , nous répéterons les *deux Mousquetaires* , opéra-comique...

MATHILDE.

Les *deux Mousquetaires* !... ce sera délicieux...

MAD. SAINVILLE.

Mais ma société est peut-être arrivée ; il faut que j'aille chez moi... Au revoir , ma chère amie.

MATHILDE.

Au revoir.

MAD. SAINVILLE, *s'en allant*.

Je vous ferai savoir l'heure de notre répétition... cela vous amusera.

MATHILDE.

Certainement.

MAD. SAINVILLE.

Au revoir !...

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MATHILDE, JOSEPH.

MATHILDE, *appelant*.

Joseph !... Joseph !...

JOSEPH, *portant des pots de fleurs et une tête d'amour*.

Me v'là ! madame.

MATHILDE.

Dites à monsieur qu'il vienne me parler.

JOSEPH.

Ici , madame ?

MATHILDE.

Non , dans ma chambre... (*Examinant le costume de Joseph.*) Mais je vous ai déjà dit , Joseph , de ne plus vous présenter devant moi avec cet accoutrement.

(6)

JOSEPH.

Comment, madame, accoutrement!...

MATHILDE.

Sans doute, je vous ai fait faire un costume plus à la mode; il faut vous en revêtir.

JOSEPH.

Pourtant, madame...

MATHILDE.

Aujourd'hui...

JOSEPH.

Oui, madame...

MATHILDE.

A l'instant même.

(*Elle sort.*)

JOSEPH.

Ça suffit, madame.

SCÈNE III.

JOSEPH, *seul.*

Que j'aille chercher monsieur!... où vent-elle donc que je le trouve monsieur?... Oui, oui, c'est ça, arrachez c'te plate-bande et enlevez ce treillage... (*Il pose là ce qu'il tient.*) Ouf!... je n'en puis plus!... Depuis ce matin que j'explique à ces ouvriers ce que madame veut qu'on fasse pour mettre son jardin en déroute... V'là ce que c'est quand le mari n'est pas le bourgeois.

AIR : *Vaudeville de l'Actrice.*

Notre maîtresse approuve ou blâme,
Not' maître est rempli de candeur ;
On dirait qu'monsieur est madame,
Et madame a l'air d'être monsieur ;
Ell' commande, crie et tempête,
Monsieur n'sait plus où c'qu'il en est :
Quand le mari n'a pas de tête
La femm' prend tout son bonnet.

SCÈNE IV.

JOSEPH, BONVAL.

BONVAL, *à la cantonnade.*

Mais non... pas là... ôtez-moi ce piédestal.

(7)

JOSEPH.

Ah ! le voilà , ce brave homme !

BONVAL.

Qu'est-ce que vous faites donc , vous , le gros maçon , là-bas ?... Vous ôtez ce petit amour ; il est pourtant gentil !...

JOSEPH.

Monsieur , ne dites rien... madame n'en veut plus.

BONVAL.

Ma femme ne veut plus de mon amour !... Es-tu bien sûr de ça ?... ça devient inquiétant... Au surplus , je ne sais pas quelle idée elle a de faire bouleverser ce jardin ; il y a quinze ans qu'il sert comme ça... il me semble qu'il pouvait aller encore.

JOSEPH.

Voulez-vous que je leur donne contr'ordre ?

BONVAL.

Du tout , qu'ils continuent , afin que nous n'ayons pas de querelle avec madame Bonval... parce que moi , d'abord , j'aime la paix.

JOSEPH.

Oui , mais prenez-y garde , parce que ça vous mènera loin.

BONVAL.

Ça me mènera où je voudrais bien aller... Tu ne sais donc pas , mon vieux , que dire comme les femmes c'est le moyen de leur faire changer d'idée... (*Lui donnant une lettre.*) Tiens , tu vas aller à Paris porter cette lettre à mon ami Valbert... Voilà ma fille qui a ses dix-sept ans... Je vais la retirer de pension , la marier au fils de mon vieil ami.

JOSEPH.

Ah ! vous voulez la marier à M. Valbert le fils ?... oui... oui... (*Il réfléchit.*)

BONVAL.

Est-ce que ça ne te convient pas ?

JOSEPH.

Au contraire... c'est que je crois que madame a promis la main de sa belle-fille à M. Alexandre... mais puisque v'là votre consentement... je vas le porter... (*Il va pour sortir.*)

BONVAL.

Ecoute donc, écoute donc, Joseph ! Donne-moi ça. (*Il prend la lettre des mains de Joseph et la met dans sa poche.*) Puisque ma femme a jeté les yeux sur M. Alexandre, je ne puis pas sans la prévenir... Et puis d'ailleurs, moi j'aime la paix !

JOSEPH.

Je vois que vous ferez encore comme à l'ordinaire, tout ce que madame voudra.

BONVAL.

Du tout, M. Joseph... Quand on a une femme jeune, jolie, on peut bien lui passer quelques fantaisies, quelques caprices pour avoir la paix dans sa maison ; mais s'il s'agissait de choses sérieuses... oh ! oh ! oh !...

JOSEPH.

Je sais bien que vous avez été mauvaise tête dans vos temps...

BONVAL.

Non... non...

JOSEPH.

Allons, n'fallait pas vous marcher sur l' pied, ni raisonner.

BONVAL.

Ah bien ! dame ! me marcher sur le pied !... Si on te marchait sur le pied, à toi, tu dirais : prenez garde à ce que vous faites... Je n'étais pas une mauvaise tête pour ça... J'étais... j'étais... homme.

JOSEPH.

Vous devriez bien redevenir comme ça quelquefois avec madame.

BONVAL.

Il ne faut pas la heurter dans le commencement... mais tu n'y entends rien... toi... (*Galment.*) Tu n'es pas un homme à femme... moi je suis un homme à femme.

JOSEPH.

En parlant de femme, savez-vous l'idée que madame a ?... elle veut que je me mette en jockey anglais... avec une petite veste. Elle dit que ça me rajeunira.

BONVAL.

Il n'y aurait pas de mal... il faut en essayer.

(9)

JOSEPH.

Me voyez-vous en goddem ? Pour avoir l'air d'un jockey, il ne me manquerait plus que de monter à cheval.

BONVAL.

Et de boire du porter , et de manger du rosbiff.

JOSEPH.

Justement je ne peux pas le sentir.

AIR : *Vaudeville des Scythes.*

C'est d'la cuisine britannique,
Et t'nez, monsieur, sauf votr' respect,
Je suis un' mauvaise pratique
Pour le pudding et le biffteckt.
Je n'aime pas la nouvelle méthode,
Et moi j' préfèr' par honneur et par goût
Le fricandeau, le bon bœuf à la mode,
Je suis français, mon pays avant tout.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

BONVAL, MATHILDE, *un papier à la main.*

MATHILDE.

Ah ! c'est bien heureux !... Je vous trouve enfin, mon ami. Depuis une heure je vous cherche. J'étais d'une humeur...

BONVAL, *gaîment.*

Quelle impatience ! Tu me cherchais pour savoir comment je me porte ?... À ravir.

MATHILDE.

Oui... et puis pour vous dire, quand vous irez à Paris, de passer chez ma marchande de modes... Elle vient de m'envoyer une petite note.

BONVAL.

Encore ?... Il n'y pas long-temps que j'en ai payé une dont le total était assez arrondi.

MATHILDE.

Il y a deux mois... trois cents francs... C'était pour des réparations de chapeaux, car je suis d'une économie...

(10)

BONVAL.

C'est vrai, tu es d'une économie... (*Gatment.*) Car voilà ce que tu as pour toi... Je ne sais pas comment tu fais pour conserver tes chapeaux... Il y a des femmes à qui il en faut tous les jours... Un chapeau pour elles, c'est un déjeuner de soleil... Mais toi... Diable! Trois cents francs pour des réparations de... avec trois cents francs je réparerais ma maison.

MATHILDE.

N'allez-vous pas me faire une querelle comme à votre ordinaire?

AIR d'une Heure de Folie.

Ah! vous êtes, je l'avouerai,
Un homme difficile à vivre.

BONVAL.

Allons, c'est bon, je solderai,
C'est le seul parti qu'il faut suivre.
(*A part.*) Lorsqu'une femme veut briller,
Dans ce cas il est hors de doute
Que le mari qu'on ne fait pas payer
Ne sait pas ce que ça lui coûte.

MATHILDE.

En vérité?... Ne dirait-on pas que vous me faites une grâce!...

BONVAL.

Ne parlons plus de cela... Dis-moi, ma chère amie, pourquoi l'on bouleverse tout dans notre petite propriété.

MATHILDE.

Parce que je l'ai voulu.

BONVAL.

Ah! parce que tu l'as voulu?... Mais pourquoi l'as-tu voulu?

MATHILDE.

Parce que cela m'a fait plaisir.

BONVAL.

A la bonne heure... voilà une raison... pourtant si tu pouvais m'en donner une autre...

MATHILDE, à part.

Il ne se doute pas que je veux la vendre.

BONVAL.

Par exemple, que vas-tu faire dans cette partie du jardin ?

MATHILDE.

Mais, mon Dieu, est-ce que je le sais ?

BONVAL.

Tu as ton plan ?

MATHILDE.

Mais non... Je fais des changemens pour me distraire... Je m'ennuie tant ici !

BONVAL.

Que ne fais-tu venir ma fille ? Cette chère Mélanie serait si contente d'être avec nous !... Elle te regarderait comme sa sœur.

MATHILDE.

Non, non, monsieur !... Si j'avais l'air d'être sa sœur, vous me traiteriez comme une petite fille... D'ailleurs la liberté de la campagne ne convient pas à une jeune personne... J'ai l'intention de la marier.

BONVAL.

Vraiment ?... Eh bien ! tant mieux !... Je suis bien aise que nous soyons d'accord là-dessus. Tu sais que je l'ai promise au fils de mon ami Valbert.

MATHILDE.

Oui, mais vous ne savez pas que je l'ai promise à M. Alexandre.

BONVAL.

C'est pour rire, n'est-ce pas ?... Ton M. Alexandre est un drôle d'original qui est toujours de là... ah ! ah ! ah !... Il a l'air un peu braque... il a déjà passé la trentaine, et il n'en est pas plus raisonnable...

MATHILDE.

M. Alexandre est fort gai... fort aimable... et nous sommes très-heureux d'avoir sa société dans cette campagne qui est d'une monotonie... un désert enfin !

BONVAL.

Comment !... tu ne veux plus... Eh bien ! nous ven-

drons notre maison... je n'y vois que ça. (*A part.*) Je suis sûr comme ça qu'elle voudra la garder.

MATHILDE.

Vous consentiriez à la vendre!... (*En riant.*) A quitter votre paisible retraite!...

BONVAL.

Pour avoir la paix je quitterais la retraite la plus paisible du monde.

MATHILDE.

Allons, c'est arrangé : voilà deux choses qui sont bien convenues... le mariage de votre fille et la vente de cette bicoque. Faites-moi le plaisir d'aller au-devant du cabriolet qui m'apporte mon carton de robes, mes rubans... Vous voulez bien ? (*Le poussant doucement pour qu'il sorte*) N'est-ce pas?... Oui, vous voulez bien...

BONVAL, résistant légèrement.

Tu crois que je veux bien?...

MATHILDE, le poussant toujours.

Oui... oui... vous voulez bien...

BONVAL.

Nous allons déjeuner... et après cela...

MATHILDE, d'un air piqué.

C'est très-bien... je vous remercie...

BONVAL.

Tu ne veux pas que je déjeune?

MATHILDE.

Nous avons du monde à dîner... Ce que j'attends est indispensable pour ma toilette... C'est pour vous que je veux être jolie ; cela devrait vous flatter.

BONVAL.

Tu es donc bien pressée?

MATHILDE.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

J'attends des objets tout nouveaux,
Des objets de grande importance ;
Ce sont des robes, des chapeaux :
Partez donc, faites diligence.
Comme on voit du soir au matin
Du bon goût varier le code,
S'ils ne me viennent que demain
Ils ne seront plus à la mode.

BONVAL, riant.

Diable ! il n'y a pas de temps à perdre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAD. SAINVILLE.

(*Elle entre au moment où Bonval va pour sortir.*)

BONVAL.

Je vous présente mes devoirs. Ma bonne, c'est notre voisine M^{me} Sainville. Pardon, madame, je vais en commission... madame m'envoie en commission. (*Il sort.*)

MAD. SAINVILLE, *riant*.

Ah ! mon Dieu ! il va en commission, ce pauvre homme ! Ma bonne amie, vous ne savez pas ce qui me ramène ?... je viens vous prier de me rendre un service... je suis dans le plus grand embarras.

MATHILDE.

Un service ? parlez, ma bonne.

MAD. SAINVILLE.

Je crains vraiment d'être indiscrete. Imaginez-vous que j'ai renvoyé Suzanne, et me voilà sans domestique... J'y étais très-attachée... une fille qui était chez moi depuis quinze jours !

MATHILDE.

C'est terrible quand on a des habitudes !

MAD. SAINVILLE.

Je ne sais comment faire. Si vous vouliez avoir la bonté de donner pour moi l'hospitalité aux personnes que j'attends ? (*Apart.*) Je ne suis pas fâchée qu'ils voyent cette propriété.

MATHILDE.

Très-volontiers... Mon mari avait engagé quelques personnes à dîner; ainsi nous sommes approvisionnés. (*Apart.*) Il faut bien faire quelque chose pour vendre sa maison...

MAD. SAINVILLE.

Ah ! vous êtes charmante... Mais point de façons... C'est mon cousin, quelques-uns de ses amis... tous jeunes gens !...

MATHILDE.

Des jeunes gens !... cela n'est pas gênant.

(*On entend Alexandre dans la coulisse.*)

Dans le jardin ? bon ! bon !

(14)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ALEXANDRE.

MAD. SAINVILLE.

Justement, j'entends M. Alexandre.

ALEXANDRE, à Mathilde.

Eh bien ! eh bien ! belle dame... (*Voyant Mad. Sainville.*) Ah ! pardon, notre belle voisine, cette chère santé va bien. C'est donc comme cela que vous faites les honneurs de chez vous ?... On arrive, et au lieu de votre jolie figure, on trouve visage de bois... ce qui ne se ressemble pas du tout. (*Riant.*) Hé ! hé ! hé !

MAD. SAINVILLE.

Comme je suis sans domestique...

ALEXANDRE.

Vous avez renvoyé Babet ?... un cordon bleu !... c'est une perte.

MAD. SAINVILLE.

Mais madame Bonval veut bien nous recevoir aujourd'hui.

ALEXANDRE.

Oh ! Dieux !... cent pour cent de bénéfice. C'est charmant ! Ils sont là à deux pas qui s'amuse à jouer aux petits palets. (*Il va au fond.*) Arrivez donc, vous autres, arrivez donc !... Madame Sainville est ici... là... là...

MAD. SAINVILLE.

Mais M. Bonval, cela ne lui déplaira pas ?

MATHILDE.

Mon Dieu, cela n'y fait rien.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GUSTAVE, JULES, LÉON.

ENSEMBLE.

AIR : *Vive un Bal champêtre.*

Vive le dimanche !

Jeux, plaisirs, danses et champs,

Gaîté vive et franche,

Quittent Paris pour les champs.

(15)

JULES.

Dans mille guinguettes ,
Au son d'un crin crin ,
Soldats et fillettes
Se mettent en train.

GUSTAVE.

Belle , aimable et leste
Vole en tilbury ;
En coucou modeste
On voit son mari.

LÉON.

Tout dans ces prairies
Plaît aux yeux , au cœur ;
Les femmes jolies
Brillent près des fleurs.

TOUS.

Vive le dimanche , etc.

GUSTAVE.

Ma chère cousine , que j'étais impatient de vous voir !

MAD. SAINVILLE.

Cependant , vous êtes en retard... vous deviez arriver
à huit heures.

MATHILDE , *bas à Alexandre.*

Je ne lui connaissais pas ce cousin-là ; est-ce du côté de
son mari ?

ALEXANDRE.

Oui , oui... je erois que c'est de ce côté-là... on dit...
je ne sais pas si c'est vrai... n'allez pas me compromettre...
on dit qu'il n'est pas plus son cousin que je ne suis votre
oncle. Ah ça ! mesdames...

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Je vous présente monsieur Jule ,
Peintre d'histoire , et cætera.

Montrant Léon.

De Cicéron monsieur est un émule ;
Son éloquence a fait du bruit déjà
A l'orchestre de l'Opéra.

Montrant Gustave.

Monsieur étudie Hypocrate.
Pour mieux guérir à la science il joint
Des traitemens étonnans à tel point
Que ses malades, il s'en flatte,
Sont si surpris qu'ils n'en reviennent point.

(*Haut.*) Eh bien ! messieurs, vous ne dites rien à madame Bonval qui a la bonté de vous recevoir ?

tous, *saluant.*

Madame, certainement...

MATHILDE.

Entre voisins il faut bien se rendre service ; aujourd'hui c'est moi qui suis l'obligée.

JULES.

Madame, nous ne méritons pas un accueil aussi flatteur.

GUSTAVE.

Où donc est le maître de la maison, que nous ayons l'honneur de le saluer ?

ALEXANDRE, *désignant Mathilde.*

Le maître de la maison ? le voici.

LÉON, *s'avancant étourdiment.*

Madame serait veuve ?

ALEXANDRE, *à mi-voix.*

A-peu-près...

MATHILDE.

Non, monsieur ; mon mari ne peut tarder à revenir, et il sera enchanté de vous voir.

ALEXANDRE, *aux autres, à mi-voix.*

C'est un vieux bonhomme qu'elle mène par le bout du nez... Ne me compromettez pas.

MATHILDE.

Ces messieurs n'ont sans doute pas encore déjeuné.....
(*Elle appelle.*) Joseph !

LÉON.

Non, madame, nous voulions entrer chez le traiteur qui est à la barrière.

MAD. SAINVILLE.

J'aurais bien voulu voir cela.

(17)

MATHILDE.

Et moi donc?... Joseph! Joseph!...

LÉON.

On fait bien mieux connaissance *inter pocula et scyphos*.

ALEXANDRE.

Allons, voilà l'autre avocat avec son latin!

GUSTAVE.

C'est très-mauvais ton, mon cher.

ALEXANDRE.

Dire des choses que personne ne comprend!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JOSEPH, *vêtu ridiculement en jockey à l'anglaise.*

JOSEPH.

Je crois que madame m'a appelé?

MATHILDE, *sèchement.*

Depuis un quart-d'heure seulement. Dites que l'on serve le déjeuner.

JOSEPH.

Madame veut son café?

MATHILDE.

Qui vous parle de cela?

ALEXANDRE.

C'est un peu trop tôt pour le café... Tu ne sais donc pas que nous déjeunons à la fourchette, mon brave, à la fourchette!... entends-tu, vieux Rodrigue!...

JOSEPH, *à mi-voix.*

Est-ce que tout ce monde déjeune ici, madame?

MATHILDE, *avec humeur.*

De quoi vous mêlez-vous? (*D'un ton riant aux autres.*)
Je vous demande pardon... c'est un vieux domestique de l'ancien régime... Nous déjeunerons dans le jardin, n'est-ce pas?

ALEXANDRE.

Oui, oui, dans le jardin..... le grand air donne de l'appétit.

(18)

JOSEPH.

Mais, madame, il n'y a pas de quoi donner... Monsieur attend de ses parens à cinq heures...

MATHILDE.

Vous m'impatientez, à la fin.

JOSEPH, *reculant.*

J'y vais, madame, j'y vais.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté JOSEPH.

MATHILDE.

Vous serez traités sans façon; mais vous m'excuserez...

ALEXANDRE.

Oh! Dieux! mais c'est le bonheur, à la campagne..., sans façon...

JULES.

D'ailleurs, près d'une jolie femme on oublie tout.

AIR de la Sentinelle.

Si par malheur le vin n'est pas très-bon,
Si quelque mets redoute la satire,
La maîtresse de la maison
Fait tout passer par un mot, un sourire.
De Sévigné si belle, en un banquet,
Le cuisinier connaissait la mémoire;
Sur son esprit il s'appuyait :
Quand un service lui manquait
Elle racontait une histoire.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOSEPH, *suivi de deux domestiques apportant une table servie.*

JOSEPH.

Madame est servie!...

Pendant le commencement du chœur, les jeunes gens donnent la main aux dames, et l'on se place de manière

(19)

que la suite du morceau d'ensemble se chante à table et en déjeunant.)

CHŒUR.

AIR : *Le verre en main gaîment oublions nos allarmes*
(du Parlementaire).

Le déjeuné
Assaisonné
Par la saillie
Et la folie
Est un repas
Rempli d'appas
Quand l'étiquette n'en est pas.

ALEXANDRE.

A côté d'une femme aimable,
Moi je soutiens qu'un déjeuner
Vaut un diner.

LÉON.

Thémis à la buvette
Le matin, je le voi,
Quitte pour la fourchette
Le glaive de la loi.

GUSTAVE.

A table auprès des grâces
On ne peut contester
Qu'on a de bonnes places
Sans les solliciter.

ALEXANDRE.

Il faut qu'on vante,
Il faut qu'on chante
Ce déjeuner fait pour briller;
Des repas il est le premier.

TOUS.

Le déjeuné, etc.

(Alexandre sert Mathilde à table; Gustave sert madame Sainville; ils ont tous l'air de se parler en mangeant.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BONVAL.

BONVAL, *chargé de cartons et de pièces d'étoffes de robes.*

Joseph!... Joseph!... viens m'aider à me débarrasser.
(*Joseph l'aide à se débarrasser.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là?

MAD. SAINVILLE, *à un convive.*

Vous offrirai-je une aile de perdreau?

BONVAL, *bas.*

Dis-donc, Joseph, tu ne connais pas ces messieurs?

JOSEPH, *bas.*

Ma foi non, monsieur.

ALEXANDRE, *la bouche pleine.*

Je vous recommande cette dinde aux truffes; elle est parfaite.

BONVAL, *s'avançant.*

Mesdames et messieurs... pardon, si je vous dérange...

(*Il salue en regardant tout le monde avec beaucoup d'étonnement; tout le monde détourne la tête et fait un mouvement pour saluer.*)

BONVAL.

Ne vous dérangez pas, je vous prie.

ALEXANDRE.

Eh! vous voilà, papa Bonval?

GUSTAVE, *à mi-voix.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

ALEXANDRE, *bas à Gustave.*

Le mari!... Ne me compromettez pas,

BONVAL.

Il paraît, ma chère amie; que tu me ménageais une surprise... Je crois que je n'attendais pas ces messieurs...
(*A part.*) C'est un peu trop fort!...

MATHILDE.

Oui, mon ami, c'est une surprise; et comme j'étais sûre qu'elle vous serait agréable...

BONVAL.

Ah! tu en étais sûre!... alors je suis donc surpris agréablement... c'est convenu... mais mon plaisir sera plus grand si je puis déjeuner... (*A part avec finesse et d'un air mécontent.*) Voyons jusqu'où ça ira.

MATHILDE.

On peut vous faire une petite place... Mon Dieu, messieurs, je suis désolée de l'arrivée de monsieur... mais enfin, puisque le voilà...

LES JEUNES GENS.

Très-volontiers! (*Chacun rapproche sa chaise de façon à laisser une petite place à M. Bonval au bout de la table.*)

ALEXANDRE.

Comment donc! mais à tout seigneur, tout honneur... (*En riant.*) Tenez, papa Bonval, en mettant votre couvent là, auprès de moi... vous serez parfaitement

BONVAL.

Vous êtes bien hennête. (*Il est assis au bout de la table, fort mal à son aise et pouvant à peine se servir d'un bras.*)

MAD. SAINVILLE.

Êtes-vous bien?

BONVAL.

Très-bien... je crois qu'on pourrait être mieux; mais enfin... (*à mi-voix.*) puisque c'est une surprise agréable...

MAD. SAINVILLE.

C'est moi, mon cher voisin, qui vous ai amené ces messieurs.

ALEXANDRE.

Oui, c'est madame et puis moi qui leur avons offert un petit déjeuner d'amitié... Vous voyez que ce sont de bons vivans.

BONVAL.

Oui, j'en suis flatté.

JOSEPH, *à mi-voix.*

Le grand maigre est à son quatrième morceau de pâté.

ALEXANDRE, *à mi-voix.*

Cette sauce est salée comme le diable... N'allez pas me compromettre.

GUSTAVE.

Soyez tranquille... mais versez à boire.

ALEXANDRE, *avec une emphase ironique.*

Messieurs, je vous proposerai une santé qui doit vous être bien chère... c'est la santé du respectable M. Bonval.

TOUS.

A la santé de M. Bonval!...

ALEXANDRE, *à Mathilde.*

Je vous demanderai, madame, la permission de chanter le petit couplet en votre honneur et gloire... (*Il tire un papier de sa poche et lit :*) « A la plus aimable. » (*Parlant.*) Vous voyez que j'ai mis votre nom en tête. (*Il chante sur son papier, et en chantant il fait des gestes qui empêchent M. Bonval de manger.*)

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Dans un songe rempli d'attrait,
Je vous ai vue, ô femme aimable!
Et ce rêve à moi vous offrait
Comme une veuve inconsolable.

Vous croyant libre, et subjugué par vous
Pour obtenir votre main, ô ma chère!
Je m'adressais à votre époux
Que je prenais pour votre père.

LES JEUNES GENS.

C'est charmant!... fort délicat!...

BONVAL.

En vous remerciant de l'aimable à-propos.

(*Mathilde se lève de table et tout le monde se lève aussi, à l'exception de Bonval qui reste assis et continue de manger; Joseph est derrière lui, la serviette sous le bras, et le sert.*)

MATHILDE, *se levant.*

(*A part.*) Ce couplet est d'une inconvenance et d'une impolitesse pour M. Bonval... (*Haut.*) M. Alexandre... j'aurais besoin de vous dire un mot.

ALEXANDRE, *faisant l'aimable.*

Belle dame, je suis à vos ordres.

(23)

MATHILDE.

Pardon, messieurs... il faut que je vous quitte; nous attendons du monde, et je vais...

M^{ME}. SAINVILLE.

Moi je profite de votre absence pour aller jusque chez moi.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

TOUS, *les uns aux autres.*

AIR du vaudeville de Michel et Christine.

Au revoir! (*bis*)

LES JEUNES GENS, *aux dames.*

Ne faites point longue absence!

Vous revoir (*bis*)

Est notre plus doux espoir.

JULES, *prenant la main de madame Sainville.*

Vous m'accordez l'honneur, je pense,

De vous reconduire chez vous.

M^{AD}. SAINVILLE, *retirant sa main.*

Ce serait une inconvenance

En l'absence de mon époux;

Des jeunes gens peuvent me compromettre.

MATHILDE, *allant à son mari qui est encore à table.*

Monsieur Bonval va vous donner le bras.

BONVAL, *à part, en posant sa serviette et se levant.*

Quelle corvée! Ah! Dieu! quel embarras!...

A madame Sainville, lui offrant sa main.

Si vous voulez bien le permettre.

TOUS,

Au revoir! (*bis*) etc.

(*Bonval sort par le fond avec madame Sainville; Mathilde sort par une coulisse.*)

SCÈNE XIII.

ALEXANDRE, GUSTAVE, JULES et LÉON.

ALEXANDRE.

Eh bien! messieurs, comment trouvez-vous M^{ME} Bonval?

(24)

LÉON.

Charmante!

GUSTAVE.

Adorable!

JULES.

Divine!

ALEXANDRE.

N'est-ce pas que c'est une petite femme bien intéressante?

GUSTAVE.

Ah! ah! mauvais sujet!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JOSEPH.

(Il reparait et enlève le couvert; il est suivi de deux domestiques qui enlèvent la table.)

GUSTAVE, à Alexandre.

Ah ça! toi qui es de la maison, dis-moi donc pourquoi cette petite femme, qui est gentille, fort jolie, a été prendre une tête à perruque comme M. Bonval!

JOSEPH, à part.

Ah! ah! voilà monsieur sur le tapis! *(Il écoute.)*

ALEXANDRE.

C'est bien facile à deviner... les écus!...

JULES.

Il en a donc beaucoup? car enfin il ne se contente pas d'être vieux, c'est qu'il est laid... cette figure...

JOSEPH.

Il sont honnêtes!...

GUSTAVE.

Et cette bouche!... avez-vous remarqué cette bouche?

JULES.

Et son nez, hein? avez-vous fait attention à son nez?

GUSTAVE.

Au total, il a l'air d'un respectable Jeannot.

ALEXANDRE.

Et je crois... mais il faut que ça reste entre nous... n'allez pas me compromettre; je crois qu'il en a la chanson.

(25)

GUSTAVE.

Mais pourquoi ne renvoie-t-il pas cette vieille caricature qui servait à table et qui allait toujours lui parler à l'oreille ?

JOSEPH , *à part*.

Me renvoyer !

ALEXANDRE.

Il ne peut pas le renvoyer... il y a un siècle que ce Joseph est à son service.

GUSTAVE , *riant*.

Ah ! bah ! un siècle !... peut-être plus... on ne peut pas savoir.

LES AUTRES , *riant très-fort*.

Ah ! ah ! ah !...

JOSEPH , *à part*.

Ils se moquent de moi aussi... c'est un peu trop fort !...

LÉON.

Du reste la maison est bien montée.

ALEXANDRE.

Oh ! oui... Jeu de bague, chevaux de bois, billard ; il y a de tout ici-

JULES.

Il faut en profiter.

GUSTAVE et LÉON.

Oui, oui, les petits jeux...

ALEXANDRE.

Allez toujours ; la petite femme m'attend, et je vous rejoindrai pour notre répétition des *Deux Mousquetaires*.

CHOEUR.

AIR : *Vaudeville de Nicaise*.

Jouons, amusons-nous,
Et mettons-nous tous en goguette ;
Jouons, amusons-nous,
Jusqu'à ce soir faisons les fous.

GUSTAVE.

A Paris, l'écarté, la roulette
Sont de mode, et j'en suis fatigué.

(26)

LÉON.

Le jeu du tonneau, l'escarpolette,
C'est bien moins cher et c'est bien plus gai.

TOUS.

Jouons, amusons-nous, etc.

SCÈNE XV.

JOSEPH, ensuite BONVAL.

JOSEPH, *se croisant les bras.*

Eh bien donnez donc à déjeuner à des pique-assiettes
comme ça!... Mon pauvre maître, ils l'ont joliment ar-
rangé! Justement le voilà.

BONVAL.

Il était temps de quitter la voisine... Elle m'a parlé de
ma maison pendant une heure... je crois qu'elle en aurait
envie... Que fais-tu là tout seul?... Où sont donc ces
messieurs?

JOSEPH.

Je vous conseille d'en parler!... Ils sont gentils!...
C'est une horreur... la manière dont il se sont moqués de
vous.

BONVAL.

C'est une chose unique, ça m'avait fait cet effet-là.

JOSEPH.

J'en suis encore furieux... Savez-vous ce qu'ils ont dit
de vous?

BONVAL.

Non.

JOSEPH.

Eh ben! ils ont dit que j'étais un caricature... là!...

BONVAL, *avec sang-froid.*

En vérité? Et ont-ils dit encore quelque chose sur moi?

JOSEPH.

Ils ont dit qu'il y avait plus de cent ans que j'étais à
votre service.

BONVAL.

Ah! bah! tu sais bien que ça ne peut pas être... Mais tu
as tort de te fâcher... Si tu te mets sur le pied d'écouter
les propos...

(27)

JOSEPH.

Oui, mais c'est qu'ils en ont tenu aussi sur vous. Ils ont dit que vous étiez un véritable Jeannot.

BONVAL.

Qui?... toi?...

JOSEPH.

Vous.

BONVAL.

Voyons, est-ce toi ou moi qu'ils ont appelé Jeannot?

JOSEPH.

Je vous dis que c'est vous... Et puis ils ont parlé de votre nez en disant que c'était par là que madame vous menait.

BONVAL.

Et lequel de ces messieurs a dit cela?

JOSEPH.

Vous ne le croiriez jamais... c'est M. Alexandre!...

BONVAL, *vivement*.

M. Alexandre!...

JOSEPH.

J'espère, monsieur, que vous ne souffrirez pas ça; car à la fin, il faut que je vous dise votre fait... vous êtes trop bon, là!...

BONVAL.

Oui, mais à l'avenir il n'en sera plus ainsi; et désormais c'est moi seul qui me mêlerai de tout chez moi.

JOSEPH.

A la bonne heure! montez-vous la tête!

BONVAL.

Et je ne recevrai que les gens qu'il me conviendra de voir.

JOSEPH.

C'est ça, monsieur, c'est ça!

BONVAL.

Je m'occuperai seul de marier ma fille.

JOSEPH.

Mais dame! vous êtes son père ou vous ne l'êtes pas.

BONVAL.

Et l'on ne déjeunera pas avant que je ne sois à table.

JOSEPH.

Et vous ne me laisserez plus habiller en jockey anglais.

BONVAL *tire un portefeuille et écrit au crayon.*

On t'habillera comme on voudra ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne m'habillera pas en Jeannot. On peut être bon, mais il ne faut pas en devenir... Tiens, tu vas remettre cette lettre à M. Alexandre... je lui écris de la bonne encre...

JOSEPH, *riant.*

Eh ! eh ! il dit de la bonne encre, et il écrit au crayon !... Justement v'là ce M. Alexandre avec ces autres farceurs... Ils s'amuse à se battre pour leur comédie...

BONVAL, *vivement.*

Tu riras une autre fois... écoute... (*Il lui parle bas à l'oreille.*)

JOSEPH.

Ah ben ! par exemple !... en v'là une étonnante !... (*Il va pour sortir, on entend des éclats de rire ; Bonval se tient à l'écart.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ALEXANDRE et GUSTAVE, *tenant chacun une épée à la main ;* LÉON, JULES.

(*Alexandre et Gustave entrent en faisant des armes.*)

LES JEUNES GENS.

Ah ! c'est très-bien !... bravo ! bravo !...

ALEXANDRE.

Sans me flatter, je serai superbe dans mon mousquetaire, et je crois que nous aurons de l'agrément.

JULES.

Dites donc, mes amis, il me vient une idée ; pour nous tirer d'embarras, puisqu'Edmon ne peut pas venir, il faut faire jouer Georges Dandin par M. Bonval.

TOUS.

C'est cela !... ça sera délicieux !..

ALEXANDRE.

Oui, oui, il sera charm... (*A ce moment il aperçoit Bonval et s'arrête tout court.*) Ah! vous voilà, M. Bonval?

LÉON, à Bonval.

Nous parlions de vous.

ALEXANDRE.

Nous venons de répéter notre scène d'assaut... vous nous voyez les armes à la main...

BONVAL, avec beaucoup de politesse.

C'est fort bien, messieurs.

JULES, bas à Alexandre.

Je crois qu'il nous a entendus.

ALEXANDRE, à mi-voix.

Vous allez voir... il ne comprendra pas la malice. (*Haut.*) Papa Bonval, nous pensions à vous faire jouer un rôle dans notre spectacle de dimanche prochain, dont nous faisons la répétition.

GUSTAVE.

Ah! un rôle dont monsieur a bien le physique.

LÉON, à Bonval.

Ah! oui...

JULES.

Un rôle où monsieur serait bien naturel.

ALEXANDRE.

Le rôle de Georges... (*Bonval le regarde, il n'ose achever.*)

BONVAL.

Georges Dandin?... Pardieu! je crois que je l'ai joué quelquefois.

LES AUTRES, riant.

Ah! ah! ah! vous croyez?

JULES, à part.

AIR de *Turenne*.

Ma parole, il est impayable;

J'en ai peu vu de cette force-là.

ALEXANDRE, à Bonval.

Vous aurez un succès du diable,

Car vous avez tout ce qu'il faut pour ça.

LES JEUNES GENS.

Oui, vous avez tout ce qu'il faut pour ça.

BONVAL.

Mais oui la tâche est pour moi très-facile,
Nous avons tous les rôles sous la main;
Moi je jouerai Georges Dandin,
Et vous ferez le Sottenville.

GUSTAVE, *bas à Alexandre.*

Ah ! je crois que c'est une épigramme !

ALEXANDRE.

Il n'y met pas d'intention.

BONVAL, *commençant à changer de ton.*

Pardonnez-moi, monsieur ; et si vous voulez que je vous
le dise, je ne me sens aucune disposition pour jouer le rôle
d'un mari berné.

ALEXANDRE, *surpris et le regardant.*

Ah ! mais je ne prétends pas...

BONVAL.

Surtout pour ceux que je veux bien recevoir chez moi.

LÉON et GUSTAVE.

Comment donc ! mais, M. Bonval...

ALEXANDRE.

Papa Bonval, j'espère que ce n'est pas pour moi que
vous dites cela.

BONVAL.

Vous êtes bien libre de croire qu'un homme qui vous a
montré quelque bienveillance, qui vous a traité avec
amitié, n'est qu'un Jeannot.

ALEXANDRE, *à part.*

Ah ! aye ! aye ! il sait tout ! je suis compromis...
(*Haut, faisant l'aimable.*) Si nous allions faire un petit
tour de jardin, messieurs ? (*Il va pour sortir.*)

BONVAL, *la ramenant en scène.*

Mais je crois que ce sont de ces choses qu'il faut garder
pour soi...

JULES, *bas aux autres.*

Il va se fâcher ; ça sera bien plus drôle !...

ALEXANDRE.

M. Bonval, prétendriez-vous ?... Qui est-ce qui peut
tenir de pareils propos ?...

(31)

BONVAL.

C'en est assez, monsieur!

ALEXANDRE, *tenant toujours son épée sous son bras.*

Moi qui dois être votre gendre!... je veux me justifier.

BONVAL.

Vous m'avez manqué d'une manière grave... j'espère que vous ne refuserez pas de m'en rendre raison.

JULES, *à part en riant.*

Ah! ma foi, nous allons rire.

BONVAL, *à Gustave qui tient une épée.*

Parbleu! ça se trouve à merveille... Voulez-vous bien avoir la bonté de me prêter... pour un instant seulement?...

GUSTAVE, *refusant.*

Non, monsieur, je ne veux pas pour un pareil motif...

BONVAL.

Donnez donc, monsieur!... (*Il lui prend l'épée de force.*)

JULES, *riant, à Alexandre qui a peur.*

Je veux le dessiner l'épée à la main pour ma galerie des grotesques.

ALEXANDRE, *effrayé.*

Ah ça! mais dites donc, il faut l'empêcher, vous autres!

BONVAL.

Allons, allons, monsieur! (*Il se met en garde devant Alexandre qui a toujours son épée sous son bras.*)

ALEXANDRE.

Eh bien! puisque vous êtes un Bayard... un Saint-Georges... (*A part.*) Je n'y suis plus du tout, le diable m'emporte!...

BONVAL, *toujours en garde.*

Allons donc!...

ALEXANDRE.

Je vous préviens, M. Bonval, que ce n'est que pour la forme.

BONVAL, *l'attaquant.*

Ça m'est égal, monsieur... défendez-vous pour le fond.
(*Il pousse plusieurs bottes assez vigoureuses à Alexandre qui se défend mal et comme quelqu'un qui a peur; M. Bonval fait tomber à terre l'épée d'Alexandre.*)

LES AUTRES.

Allons, c'est assez, c'est assez !... Bravo, M. Bonval !
bravo, M. Bonval !

BONVAL, à *Alexandre*.

Ramassez donc votre arme !

ALEXANDRE.

Du tout, monsieur... Je n'en ferai rien, je n'en ferai rien... vous devez être satisfait... J'ai bien l'honneur de vous saluer... (*Il va pour sortir, et dit en passant devant Jules et lui montrant son épée qui est à terre :*) Tiens, ramasse ça, toi !... (*Il veut sortir.*)

BONVAL, le retenant.

Oui, oui, je suis satisfait. Puisque vous ne voulez pas que j'aille plus loin... restons-en là. Ce que j'en ai fait c'était seulement pour ces messieurs qui auraient pu penser... (*Les jeunes gens le saluent avec beaucoup de politesse.*)

ALEXANDRE.

Ah ! c'était pour eux ?... Remerciez donc de l'attention, vous autres !

BONVAL.

Quant à vous, monsieur, une autre fois vous garderez plus de ménagement dans vos discours, et vous saurez qu'à mon âge on doit toujours être à l'abri de la médisance des jeunes gens ; qu'on peut avoir les dehors d'un homme simple, ami de la paix, de la tranquillité, sans être pour cela... ce que vous disiez ce matin...

JOSEPH.

Oui, un Jeann...

LES JEUNES GENS, à *Joseph*, pour le calmer.

Chut !...

ALEXANDRE, à *Bonval*.

Je vous promets de ne plus dire que vous êtes un... un bonhomme.

BONVAL.

Ce n'est pas le mot de *bonhomme* qui m'aurait choqué... au contraire...

AIR de *Julie ou le Pot de fleurs.*

Que toujours ainsi l'on me nomme ,
Je ne m'en offenserai point ;
- Vous pouvez m'appeler bonhomme ,
Ce nom-là me plaît sur tout point.
A La Fontaine on le donnait sans cesse ,
Et je puis bien le recevoir aussi ,
Puisque je donne comme lui
Une leçon à la jeunesse.

ALEXANDRE et LES JEUNES GENS.

AIR de *la Sorbonne.*

Serviteur!..	} Bis.
Sa valeur	
Lui vaut la victoire.	
C'est la gloire	
Du pays ,	
Le triomphe des maris.	

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII.

BONVAL , JOSEPH , ensuite MAD. SAINVILLE et
MATHILDE.

JOSEPH.

Ma foi , monsieur , je vous fais mon compliment , je suis
content de vous...

BONVAL.

Tu es content , mon pauvre Joseph?... allons , tant
mieux ! j'en suis bien aise... Il y avait , ma foi , 29 ans que
je n'avais mis l'épée à la main... ça fait toujours un certain
effet...

JOSEPH.

A la bonne heure ! voilà un homme !

MATHILDE , *dans la coulisse.*

M. Bonval!... M. Bonval!...

MAD. SAINVILLE , *entrant.*

Ah ! le voilà !... (*Elle est suivie de Mathilde.*) Mon
cher voisin , je suis enchantée...

MATHILDE, *tenant un contrat.*

Mais où vous tenez-vous donc, monsieur?... On ne sait jamais où vous trouver. (*A Joseph.*) Joseph, allez chercher une écritoire.

JOSEPH.

Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce qu'elle va lui faire signer? (*Il sort et revient tout de suite, apportant une écritoire.*)

MAD. SAINVILLE, *joyeuse.*

Imaginez-vous, mon cher monsieur, que je viens de recevoir une lettre de mon mari; il me donne ses pleins-pouvoirs pour traiter en son lieu et place.

MATHILDE, *à Bonval.*

Est-ce heureux! moi qui vous disais ce matin que je voulais vendre cette maison...

BONVAL, *jouant l'air étonné.*

Je n'y suis pas du tout...

MAD. SAINVILLE.

Moyennant 20,000 francs que je vous donne, c'est une affaire conclue.

MATHILDE.

De plus, madame me donne un cachemire arlequin...

MAD. SAINVILLE.

Qui est charmant; mais c'est une fantaisie...

BONVAL.

Du moment qu'il y a un cachemire arlequin...

MATHILDE.

J'ai fait dresser le contrat de vente, et vous n'avez plus qu'à le signer.

JOSEPH, *rentrant une écritoire à la main.*

Voilà ce que madame a demandé.

BONVAL, *avec beaucoup de sang froid.*

Joseph, va remettre cette écritoire où tu l'as prise.

MAD. SAINVILLE et MATHILDE.

Comment?...

JOSEPH, *à part.*

Bon! (*Il va pour sortir.*)

MATHILDE.

Quoi ! monsieur !... Joseph, restez là !

BONVAL.

C'est inutile... Joseph, faites ce que je vous dis. (*Joseph sort.*)

MATHILDE, *très-étonnée.*

Comment !... (*Elle reste atterrée.*)

BONVAL, à *Mad. Sainville.*

M. Sainville a écrit qu'il voulait bien acheter ma maison ; mais il n'a pas écrit que je voulais la vendre.

MAD. SAINVILLE.

C'est madame qui me l'a proposée... j'ai accepté... et le prix que je lui en donnais devait servir à votre fille... pour son mariage avec M. Alexandre.

BONVAL.

Sans le savoir, j'ai changé une foule de choses à ce plan-là... D'abord, ma maison, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, je la garde.

MATHILDE, *en colère.*

Vous la gardez, monsieur !... et votre fille ?...

BONVAL.

C'est différent, je ne la garde pas... mais je ne la donnerai pas à M. Alexandre.

MATHILDE, *se contraignant à peine.*

Mais... vous n'y pensez pas... vous le faites exprès pour me contrarier... vous serez donc toujours le même ?...

BONVAL.

Au contraire, c'est que je ne suis plus le même.

MATHILDE.

Monsieur, songez bien à ce que vous allez faire... Si vous me forcez à rester ici, j'en mourrai de chagrin.

BONVAL.

Eh bien ! oui, mais si je quitte cette maison, de mon côté je crois que j'en mourrai aussi... alors c'est embarrassant...

MATHILDE, *en colère.*

Je vous déclare que je ne veux pas... que je ne souffrirai pas... que je n'entends pas...

BONVAL, *avec calme.*

Doucement, ma bonne amie, tu ferais croire à madame que nous faisons mauvais ménage. (*A Mad. Sainville.*) Je conviens, madame, que cette habitation est fort agréable; j'aurai toujours beaucoup de plaisir à vous y voir... mais une autre fois je vous engage, pour une pareille acquisition, à vous adresser d'abord au mari, au maître de la maison, à moins que le propriétaire ne soit une veuve.

MAD. SAINVILLE, *du ton le plus railleur.*

Ma chère voisine, je vous fais mon compliment de l'empire que vous avez sur monsieur!... (*Riant fort.*) Ah! ah! ah!... (*Bonval la salue; elle sort.*)

SCÈNE XVIII et dernière.

LES MÊMES, excepté MAD. SAINVILLE.

MATHILDE.

Ah! c'est trop fort!... Je suis outrée, monsieur, de votre conduite à mon égard... Je m'aperçois bien que nos caractères ne peuvent pas se convenir... et je vais...

BONVAL.

Que dites-vous?... nos caractères... Il est un peu tard pour faire cette réflexion... et surtout pour réformer le mien... Je crois que vous qui n'avez pas une aussi longue habitude du vôtre... il vous serait plus facile...

MATHILDE.

Il serait joli que l'on pût dire de moi : Vous savez cette pauvre petite madame Bonval, eh bien! croiriez-vous qu'elle est malheureuse en ménage; que son mari, qui était si bon, si doux, s'est avisé un beau matin de vouloir faire le despote? car c'est ainsi qu'on vous nommera... oui, monsieur, un despote!... et certainement c'est un très-vilain nom pour un mari.....

BONVAL.

Oui, j'en conviens; mais il vaut encore mieux que tant d'autres...

MATHILDE.

Et puis, Dieu sait les propos que l'on tiendra!... les

railleries dont je serai l'objet... Il n'y aura pas une femme mariée qui ne me montre au doigt.

BONVAL.

Vous vous trompez... Si quelques folles vous tournent en ridicule, les gens sensés diront : Madame Bonval était une petite femme un peu étourdie, un peu légère; mais elle a fini par laisser à son époux l'autorité qu'il doit avoir; elle a enfin senti qu'elle devait cesser de compromettre la réputation d'un homme estimable qui devenait en butte au persiflage des gens qu'il recevait chez lui; et les choses en étaient venues à tel point, que ce vieillard doux et paisible, qui n'aurait pas contrarié un enfant; a été obligé d'exposer ses jours et de mettre l'épée à la main pour arrêter ce désordre et pour venger l'honneur de sa femme.

MATHILDE, *très-étonnée et très-émue.*

Que dites-vous ?...

BONVAL.

Ce qui vient de m'arriver, madame !...

MATHILDE, *avec beaucoup d'émotion.*

Il se pourrait !... Ah ! parlez... Si cela était possible !...
(*Avec sentiment.*) Non, dites-moi que vous me trompez.

BONVAL.

Oui, oui... n'en croyez rien... Mathilde !... cela vous ferait trop de mal...

MATHILDE, *d'un air craintif et gracieux.*

C'est que vous en seriez capable !... mais j'espère que vous penseriez à moi, et que... Ah ! mon Dieu ! quelle peur vous m'avez faite !...

BONVAL, *avec bonté.*

Tu vois donc bien que ton cœur vaut mieux que ta tête.

MATHILDE.

Eh bien ! oui, là... mais tâchez de n'en rien savoir... cela vous donnerait trop d'empire... Mais la seule idée de voir vos jours exposés... de savoir même que l'on pourrait vous traiter de... Ah ! cela me causerait un chagrin !.....

BONVAL, *avec amabilité.*

C'est ce chagrin-là que je veux t'épargner... Trop longtemps je t'ai laissé une autorité absolue; tu vois combien

de désagrémens elle entraîne ; eh bien ! crois-moi , renonce à tes privilèges...

MATHILDE , avec douceur.

Oh ! mon Dieu ! volontiers... vous voulez commander...

BONVAL , avec bonhomie.

C'est-à-dire... commander... pas précisément... mais enfin... comme ça... de temps en temps... par ci... par là...

MATHILDE.

Eh bien ! soit... (*Suppliant avec grâce.*) Mais pas tous les jours!...

BONVAL , avec bonté.

Ah ! pas tous les jours ? Eh bien ! voyons , arrangeons-nous ; de deux jours l'un... comme tu voudras... mais tu t'en trouveras bien.

MATHILDE , avec un léger soupir.

Allons , je tâcherai de m'y faire. (*Avec grâce.*) Mais dans les commencemens , ménage-moi , mon ami!...

BONVAL , avec beaucoup de bonté.

Certainement !... Parbleu ! je ne vais pas comme ça tout de suite... prendre... un air... Je serai le maître...

MATHILDE , l'interrompant avec grâce.

Oh !... le maître.....

BONVAL.

Écoute-moi donc jusqu'à la fin... Je serai le maître... mais tu seras toujours la maîtresse... (*Il l'embrasse.*)

VAUDEVILLE.

AIR de la Walse des Comédiens.

BONVAL.

C'est arrêté , notre petit ménage
Sera soumis à de nouvelles lois.

MATHILDE.

Qu'entre nous deux le pouvoir se partage ,
Et que chacun fasse valoir ses droits.
Pour qu'à Paris le bon goût m'accompagne ,
Dans la maison je veux maint changement.

BONVAL.

Oui , mais je tiens à ce que la campagne
Reste toujours dans mon département.